

Directions artistiques en mouvement

Raymond Bertin

Numéro 175 (2), 2020

Nouvelle décennie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2020). Directions artistiques en mouvement. *Jeu*, (175), 20–25.



Héritage (A Raisin in the Sun) de Lorraine Hansberry (traduction : Mishka Lavigne), mis en scène par Mike Payette (Duceppe), présenté au Théâtre Jean Duceppe en septembre et en octobre 2019. Sur la photo : Myriam De Verger, Frédéric Pierre, Mireille Métellus, Tracy Marcelin et Malik Gervais-Aubour. © Caroline Laberge

DIRECTIONS ARTISTIQUES EN MOUVEMENT

Raymond Bertin

Plusieurs changements ont lieu à la barre de théâtres institutionnels et de compagnies trentenaires, qui cèdent la bride à une nouvelle génération dans un désir de transmission et de continuité.

Renouveau notable, l'arrivée chez Duceppe, en 2017, du tandem formé par David Laurin et Jean-Simon Traversy a apporté un souffle frais à l'institution. Les codirecteurs artistiques, déjà partenaires à la compagnie LAB87, qu'ils avaient fondée huit ans plus tôt, ont une habitude de collaboration marquée par la complémentarité: le premier est rompu à l'administration, à la rédaction et à la traduction, le deuxième s'occupe du suivi avec les artistes, du travail en salle de répétition. Ayant bénéficié d'une année de transition, avec l'ultime programmation de Michel Dumont, qui quittait la direction après 27 ans, ils ont pu s'acclimater au lieu, à l'équipe, discuter, rencontrer les abonné-es afin d'évaluer la suite sans trop les bousculer: «Il faut prendre des risques pour changer les choses, lance David Laurin, mais jusqu'où on va pour ne pas choquer ces personnes qui constituent plus de 50% de notre public, certaines étant là depuis des décennies, et faire en sorte qu'elles y adhèrent et aient envie d'en parler autour d'elles?»

Leur succès le plus fumant fut la présentation d'*Héritage* à l'automne 2019, avec sa distribution majoritairement noire, qui a su

attirer un public diversifié. En prise directe sur leur époque, Laurin et Traversy implantent chez Duceppe des initiatives qu'ils auraient aimé voir ailleurs. Par exemple, les résidences d'écriture («On en voyait à l'étranger, mais ici il n'y a pas beaucoup d'endroits où on donne de l'argent pour écrire une pièce», souligne Laurin), dans le cadre desquelles une bourse est offerte par la Fondation Jean Duceppe. D'une durée de deux ans, elles ont été remises en 2017-2019 à François Archambault, en 2018-2020 à Nathalie Doummar et, en 2019-2021, au Projet Bocal; leur attribution visant l'alternance entre les sexes et les générations. La pièce *Pétrole*, d'Archambault, qui devait être créée en septembre 2020, en est le premier résultat, repoussé à une date indéterminée. Des auditions annuelles ont par ailleurs l'objectif d'enrichir la banque d'interprètes afin d'augmenter la parité hommes-femmes et la diversité des distributions. Cette équité entre hommes et femmes est pour eux incontournable, qu'il s'agisse d'écrire ou de monter les pièces: «Et il n'est pas question d'y aller tranquillement: dès l'année prochaine, on y est; on a un bon bassin de femmes qui font de la mise en scène et qui écrivent, donc ça, c'est non négociable», affirme Traversy.



Le duo s'engage dans des actions éco-responsables, par le recyclage de décors et d'accessoires, bientôt de costumes, avec l'entreprise Écoscéno, et l'urgence environnementale sera un thème des trois prochaines saisons. Laurin et Traversy se disent héritiers, «petits-fils» du fondateur Jean Duceppe¹, pour qui le théâtre devait être populaire, événementiel, dans la tradition de Jean Vilar. Un pourcentage accru d'œuvres québécoises ou traduites ici, les présentations en formule 5 à 7, les reprises de succès tels *J'aime Hydro* et *La Meute* — pour lesquelles ils rêvent d'une nouvelle salle —, la recherche de voix anglo-saxonnes, notamment afro-américaines, les motivent à poursuivre leur engagement durant 8 à 12 ans, avant de laisser la place à d'autres.

NE PAS S'ACCROCHER

Si Laurin et Traversy considèrent qu'il y a un danger à s'attacher longtemps à son poste, question de partage du pouvoir, Claude Poissant, directeur artistique du Théâtre Denise-Pelletier depuis 2015, n'entend pas non plus s'accrocher durablement. Un mandat de quelques années lui paraît suffisant, et lui qui s'était adjoint Jean-Simon Traversy, jusqu'à ce qu'il parte chez Duceppe, a engagé un nouveau conseiller artistique, Nicolas Gendron, à l'automne 2017. Comédien, metteur en scène, auteur, cofondateur de la compagnie ExLibris, ce dernier, originaire de Victoriaville, a été tôt en contact avec le Théâtre Parminou, pour qui il fit du bénévolat, adolescent, puis de la tournée, des textes, des mises en scène. Son statut d'«artiste à l'intérieur d'une organisation» lui plaît, et il poursuivra ses activités de créateur en parallèle de son nouveau rôle.

Plus ou moins attiré à la salle Fred-Barry, à l'accueil et à l'accompagnement des artistes qui s'y produisent, il se voit comme le «premier répondant» des compagnies ainsi que des projets soumis (entre 80 et 100 par

année), mais, dit-il, «la programmation se bâtit à deux: Claude donne la ligne directrice, du moins pour la grande salle; quant au questionnement sur les œuvres, il m'inclut dans 98 % des discussions. S'il est plus présent en salle de répétition pour les spectacles dont nous sommes producteurs, en contrepartie j'essaie d'être là dans les processus des œuvres présentées en codiffusion à Fred-Barry. Que ce soit une création, une œuvre du répertoire, une adaptation, une équipe nouvelle ou chevronnée, les besoins diffèrent.»

Dans ce théâtre dévolu en partie au public adolescent (65 % de sa clientèle), on a presque doublé les représentations grand public², mais réduit le nombre de productions, du moins dans la petite salle, où deux ou trois sont destinées aux ados. On préfère parler de «théâtre pour tous» à partir de 12 ans. «On regarde aussi de plus en plus à l'extérieur du Canada, dans un esprit d'ouverture. On sent une curiosité plus naturelle pour ce qui vient de l'étranger, estime Gendron. La réflexion sur l'inclusion, l'équité entre les générations, les genres et les cultures, est toujours présente: la pluralité des voix participe au renouvellement des publics.» On s'engage dans le quartier, et on investit dans la tournée avec des spectacles comme *L'Orangerie*, *Hurlevent*, *La Société des poètes disparus*.

Le conseiller se voit-il naturellement succéder à son mentor? «S'il part demain matin, je ne pense pas que je suis rendu là dans ma vie. C'est peut-être la longue histoire et la taille de l'institution qui me font dire ça, bien que j'y développe un fort sentiment d'appartenance. Avec le Théâtre du Nouveau Monde (TNM), nous sommes LE théâtre du répertoire à Montréal, c'est plus grand que nature; je me demande, sans fausse humilité: ai-je le bagage, l'érudition d'un Claude Poissant pour, demain matin, faire du répertoire mon cheval de bataille?

1. Pour l'anecdote, David Laurin, à 17 ans, a incarné le comédien, adolescent, dans la télé-série lui étant consacrée.

2. Voir l'entretien que Claude Poissant nous accordait lors de son entrée en poste, «Les défis inédits de Claude Poissant», dans *Jeu* 155 (2015.2), p. 80-83.



« La réflexion sur l'inclusion, l'équité entre les générations, les genres et les cultures, est toujours présente : la pluralité des voix participe au renouvellement des publics. »

— Nicolas Gendron



Le Poids des fourmis de David Paquet, mis en scène par Philippe Cyr (Théâtre Bluff), présenté à la salle Fred-Barry en novembre et en décembre 2019. Sur la photo : Gaétan Nadeau, Gabriel Szabo et Nathalie Claude. © Yanick Macdonald



Les Trois Sœurs d'Anton Tchekhov, texte français, dramaturgie et mise en scène de René Richard Cyr (Théâtre du Nouveau Monde), présenté au TNM en mars 2020. Sur la photo : Guillaume Cyr, Émilie Bibeau, Éric Bruneau, Évelyne Brochu, Noémie Godin-Vigneau, Frédéric Paquet (au deuxième rang), Michelle Labonté, Robert Lalonde, Rebecca Vachon et Benoît McGinnis (au premier rang). © Yves Renaud

L'aspect collégial, la circulation des idées, la création... tant que Claude sera là, je me sentirai bien, car on a établi une complicité, un dialogue, une confiance mutuelle, qui font que je me sens utile à l'intérieur de l'institution.» Allergique au mot « ambition », Nicolas Gendron, vu le désir marqué de transparence du milieu, souhaite une passation des pouvoirs par appel d'offres.

PASSER LE FLAMBEAU

L'annonce de l'embauche de Simon Boudreault pour succéder au cofondateur André Laliberté, à la tête du Théâtre de l'Œil depuis... 47 ans, a pu surprendre. Boudreault

avait en effet refusé d'en prendre la relève il y a plusieurs années. Mais Laliberté affirmait souvent qu'il préférerait fermer les livres que de laisser la compagnie aux mains de n'importe qui, et Simon Boudreault a un long historique de collaboration avec ce théâtre de marionnettes. À sa sortie de l'École nationale de théâtre (1998), il a fait un stage au Théâtre de l'Œil, puis y a enchaîné les productions comme acteur-manipulateur, auteur, metteur en scène, jusqu'à devenir membre du conseil d'administration il y a 10 ans. Il a fini par proposer lui-même ses services quand il s'est senti prêt à endosser la responsabilité de directeur. Une transition en douceur s'est amorcée, l'organisme se porte bien, les projets sont nombreux. Le nouveau directeur

artistique a beaucoup réfléchi aux questions de succession, en voyant les choses bouger à l'Espace Libre, au Théâtre d'Aujourd'hui, chez Duceppe, à La Licorne, un « roulement » qu'il trouve « extraordinaire ».

« Comme ce sont des institutions payées par les fonds publics, où une direction arrive avec une vision, une ligne éditoriale forte, j'appelle à une réflexion du milieu : comment s'assurer que le mouvement continue, que personne ne prenne en otage des théâtres ? demande Simon Boudreault. Le milieu artistique fonctionne par chapelles, les jeunes viennent aussi avec leur clique. Si on est pris avec les mêmes gens pendant 10, 15 ans, ça crée un bouchon. Pour quoi

« Pourquoi ne pas mettre une date limite à la présence d'une direction artistique dans un théâtre institutionnel ? » — Simon Boudreault

ne pas mettre une date limite à la présence d'une direction artistique dans un théâtre institutionnel ? Après 6, 7 ans, la personne a eu le temps d'exposer sa vision. Ce serait aussi moins risqué : si quelqu'un dénature la mission d'un théâtre, il ou elle n'y est que pour cette période. » Sans juger du travail accompli, Boudreault croit, par exemple, que lorsque la directrice du TNM, Lorraine Pintal, partira, un-e trentenaire prendra la relève : on aura alors sacrifié la possibilité de voir une génération de créatrices et de créateurs, les quadragénaires, à la tête de ce grand théâtre.

Outre le fait qu'elle soit l'une des rares femmes à occuper un tel poste (avec Ginette Noiseux à l'Espace GO, Carmen Jolin au Théâtre Prospero...), la directrice artistique et générale du TNM compte 28 ans de service, et aborde sans hésiter, avec franchise, ces questions de succession, se disant elle-même étonnée du temps écoulé depuis son entrée en fonction. Cette double direction, elle l'a créée, façonnée au fil des ans, précise-t-elle³, avant de mentionner l'équipe « formidable » qui l'entoure et se renouvelle sans cesse : « Il y a des gens qui sont ici depuis bien plus longtemps que moi, depuis 35 ans, il y a eu des départs à la retraite, l'arrivée de plus jeunes, qui ont l'expérience du terrain. » Comparant la compagnie, dont le noyau de « cadres administratifs » est passé de 6 à 20, aux grandes entités que sont l'Opéra de Montréal, l'Orchestre symphonique, les Grands Ballets, le Musée des Beaux-Arts, elle y voit un rôle de « service public » et affirme qu'on y a effectué d'énormes travaux et réflexions sur la gestion et la gouvernance⁴. « Quand j'y suis entrée, je m'étais donné trois ou cinq ans, et je vous garantis qu'après trois ans j'ai bien failli partir, car j'avais mal évalué l'ampleur



L'équipe de la prochaine création, *Furioso*, un texte d'Olivier Kemeid mis en scène par Simon Boudreault du Théâtre de l'Œil. Sur la photo : Jethro Alcimerome, Estelle Richard, Carolina Chmielewski et Nicolas Germain-Marchand.
© Michel Pinault

de la tâche : le lieu brillait artistiquement —chapeau à mes prédécesseurs!—, mais tout était à faire pour assurer sa santé et sa solidité financière. »

À l'aube d'un énorme chantier d'agrandissement qui mobilisera les énergies jusqu'à l'automne 2022, Lorraine Pintal ne voit pas la nécessité de tout bousculer alors que la « maison » va plutôt bien. « C'est drôle à dire, mais j'ai un contrat d'un an, c'est le conseil d'administration qui choisit de le renouveler. » Venant de la création collective, elle se veut rassembleuse : « La première qualité d'une leader est de s'entourer de gens encore plus forts qu'elle. Quand je vais partir, tout va changer, aussi je sens une grande responsabilité par rapport à mon équipe. » Elle mesure avec fierté l'immense bassin d'artistes qui ont travaillé sur cette scène : « Le nombre de projets qu'on nous présente, c'est phénoménal ! On carbure aux projets, il n'y a pas d'ennui, les choses vont vite. Ça bouge et j'aime le changement. » Elle a aussi le souci du legs qu'elle va laisser : « Je

ne voudrais pas que tout soit à faire comme quand je suis arrivée, on a réalisé beaucoup de choses et je voudrais que ça continue, je me sens un peu gardienne de la forteresse. »

Arrivée à une époque où les femmes prenaient leur place partout, elle croit qu'on est prêt pour la parité dans les directions des théâtres. Si les nouveaux venus sont beaucoup des hommes, elle y voit un effet de balancier. Des exemples, comme Marie-Hélène Gendreau, nouvelle coordonnatrice artistique du Périscope, Jasmine Catudal, qui a remplacé Anne-Marie Provencher au Théâtre de la Ville, Pascale Renaud-Hébert, adjointe à la direction artistique de La Licorne, laissent présager d'autres passations. Qui succédera à Brigitte Haentjens au Théâtre français du Centre national des Arts, à Anne-Marie Olivier au Théâtre du Trident ? Toutes les deux sont en fin de mandat. À suivre... •

3. D'abord « direction générale et artistique », puis « direction artistique et générale », la fonction ne semble pas avoir beaucoup d'équivalents dans le monde, et Lorraine Pintal assure avoir appris énormément grâce à sa longévité à ce poste. Elle croit que l'artistique doit avoir un droit de veto face au conseil d'administration.

4. Notamment, un plan de succession a été présenté au CA, accepté et déposé au ministère de la Culture, et tout sera fait de façon très démocratique, sans que la directrice actuelle n'en soit partie prenante.